

Travailleuses de luxe

On nous prie d'insérer l'article suivant, ce que nous faisons volontiers... en le complétant par quelques commentaires :

Je me trouvais, l'autre jour, dans une famille amie. La maîtresse de maison, qui a le goût de son intérieur, me faisait admirer le coloris et le moelleux d'un tapis dont elle venait de faire l'emplette. Je l'ai achetée, me dit-elle, chez Z. au comptoir de mon amie M. Car, au fait, vous savez qu'elle aussi gagne sa vie maintenant, et fort bien, ma foi.

Je connais M. C'est une sémillante jeune femme, 25 ans, bien mariée, pas d'enfants. Ménage moderne, très lancé : voiture, cock-tails, golf, sports d'hiver.

— Comment! m'écriai-je. Le mari de M. aurait-il donc perdu sa situation? — Pas du tout. Seulement, vous savez, c'est la crise. Alors, comme ils dépensent beaucoup et ne veulent pas entendre parler, elle surtout, de moins dépenser et comme les recettes diminuaient dans le ménage, M. s'est mise en tête de chercher un emploi. Avec ses relations, son entregent, elle l'a vite trouvé chez Z... ce que femme veut... et puis, elle avait des intelligences dans la place. Toujours est-il qu'elle réussit à merveille. Elle reste là dans son milieu. Ses clients sont, pour la plupart, des amis. Je vous assure qu'elle se fait de très jolis mois et que le ménage est ravi de la combinaison.

Cette histoire me laissa rêveur. Voilà, me dis-je, des gens auxquels rien ne manquait, qui n'avaient à payer leur bien modeste tribut à la crise qu'en retranchant un peu de leur superflu. Et loin de se sentir privilégiés en un temps où un si grand nombre de gens n'ont plus le nécessaire, ils ont estimé insuffisant un budget avec lequel bien des ménages, même chargés d'enfants, se trouveraient à l'aise! J'aime à croire que M. est une exception.

Pour en avoir le cœur net, je me livrai discrètement à une petite enquête dans les milieux dits « chics » et je me suis vite rendu compte que j'avais des illusions. On trouve bel et bien, dans ces milieux, un nombre relativement élevé de jeunes filles et même de jeunes femmes qui, à l'heure actuelle, travaillent non par nécessité, mais uniquement pour alimenter le budget de leurs caprices et de leurs coquetteries, pour se faire une vie plus indépendante ou plus cossue.

Et cela est grave dans les circonstances présentes.

De ce que le travail de la femme hors de son foyer se soit généralisé au cours de la seconde moitié de XIX^e siècle et du premier tiers du XX^e siècle par suite de l'évolution de la vie économique, il n'y a déjà lieu de se féliciter ni pour la masse ouvrière en général, ni pour la famille, envisagée en tant que cellule sociale. Mais enfin, c'est un mal qu'il faut subir en attendant qu'on trouve le moyen d'en affranchir notre vieux monde désaxé.

passer ni de luxe, ni de plaisirs, n'occupent à l'heure actuelle ou ne recherchent une situation, parfois grassement rétribuée, que pour être à même de continuer à satisfaire leur frivolité et à tirer de la vie la quintessence de ses jouissances. Têtes légères et cœurs secs, sont-elles donc assez inconséquentes pour ne pas comprendre — elles et leurs employeurs — que le droit au travail — à certaines heures et dans certains cas — doit s'imposer des limites? Car, en le faisant valoir pour leur propre compte, elles en frustrent de vraies travailleuses pour lesquelles il se confond avec le droit à la vie.

C. E.

Au premier abord, les conclusions de cet article rencontreront, nous n'en doutons pas une approbation unanime; et pourtant pourquoi l'auteur stigmatise-t-il seulement les femmes qui travaillent sans un besoin urgent? Pourquoi ne pense-t-il pas aux hommes qui continuent à remplir des emplois ou à mener de grosses affaires alors qu'ils possèdent des fortunes importantes, parfois même considérables? Pourquoi s'indigner du travail de certaines jeunes filles et ne rien dire quant des fils de famille bien rentés occupent sans nécessité urgente des situations qui seraient indispensables à d'autres?

Ce n'est pas la même chose, prétendront certains! Et pourtant qui sait si les jeunes filles ou jeunes femmes qui travaillent aujourd'hui sans nécessité immédiate ne devront pas demain gagner leur vie; qui sait si en prenant un métier, elle ne s'assurent pas contre les difficultés du lendemain? De quel droit les condamner de leur prévoyance?

Que chacun fasse donc son examen de conscience avant de blâmer son prochain.

D'autre part, nous pouvons nous demander s'il est vraiment coupable de travailler pour obtenir un peu de superflu. Les industries de luxe emploient elles-mêmes une importante main-d'œuvre actuellement en chômage: condamner le luxe, c'est condamner en même temps à l'inaction un grand nombre de travailleurs.

Les uns disent : n'économisez pas, achetez le plus possible pour atténuer la crise et aider à la reprise d'une vie normale. Les autres proclament : restreignez vous par solidarité.

Nous croyons volontiers que ce sont les premiers qui ont raison.

On peut déplorer que dans une société rationnelle le luxe existe à côté de tant de misères... mais ceci est une autre affaire.

En tous cas lorsqu'il s'agit de matières aussi complexes, aussi graves, les questions de sexe ne devraient pas se poser. Hommes et femmes sont également responsables de leurs actes, également victimes des difficultés de la vie. Le seul prin-

A LA

L

L'as Agrégé sous l'effeu

En signalant sur l'efficacité de l'attaque le travail un peu qui se ont pu travailler mentalement se des exerce honora

Une S. Col préocc Mlle Couter la que, car, d seigne trouve quence n'avon. tout le

La s rattaché montre l'ordre rement des entend le Nor male c agrégat urgent tions a muns, délai l Voie au sujet ganisat

DRO.

La S. Emu et légè travail tre le t

Consi

1°) Q est un dement

2°) Q vaillent existenti enfants cider s sence

présentes.

De ce que le travail de la femme hors de son foyer se soit généralisé au cours de la seconde moitié de XIX^e siècle et du premier tiers du XX^e siècle par suite de l'évolution de la vie économique, il n'y a déjà lieu de se féliciter ni pour la masse ouvrière en général, ni pour la famille, envisagée en tant que cellule sociale. Mais enfin, c'est un mal qu'il faut subir en attendant qu'on trouve le moyen d'en affranchir notre vieux monde désaxé.

Il faut le subir, mais non l'aggraver.

Or, c'est précisément ce que font les femmes dont nous venons de parler, pour la simple raison que l'offre de leur travail apporte une cause supplémentaire de trouble sur le marché de la main-d'œuvre et des emplois disponibles.

Cette première considération suffirait à les condamner. Mais leur responsabilité est bien plus grave encore sur le plan moral.

Que l'on nous entende bien. Nous n'écrivons pas ces lignes pour nous élever ce qui serait puéril — contre les conquêtes nombreuses qu'a mises à son actif une élite féminine un peu dans tous les domaines des arts, du commerce et de l'industrie. Il y a là tout un ensemble de situations acquises, auxquelles il n'est pas question de porter atteinte.

Mais, ce qu'il faut stigmatiser, comme un véritable déni de justice sociale, c'est l'inconcevable égoïsme de ces jeunes filles et jeunes femmes, privilégiées du sort, qui, sous prétexte qu'elles ne peuvent se

Nous croyons volontiers que ce sont les premiers qui ont raison.

On peut déplorer que dans une société rationnelle le luxe existe à côté de tant de misères... mais ceci est une autre affaire.

En tous cas lorsqu'il s'agit de matières aussi complexes, aussi graves, les questions de sexe ne devraient pas se poser. Hommes et femmes sont également responsables de leurs actes, également victimes des difficultés de la vie. Le seul principe qu'il nous faut admettre, c'est qu'en aucun cas, un travailleur ne doit par « amateurisme » faire concurrence à un autre travailleur en acceptant un salaire au rabais, car c'est là seulement qu'il commet un crime de lèse-humanité.

Puissions-nous en convaincre ceux qui par légèreté ou insouciance sont, sans s'en douter, les grandes responsables de la misère d'autrui.

C. Brunshvicg

L'indéfrisable **GASTON**
(sans électricité)
L'eau bleue de GASTON
et le sachet GASTON
forment un tout que vous devez
exiger de votre coiffeur

efforts nécessaires au rétablissement de la prospérité nationale; il ne dresse pas un sexe contre l'autre; il n'en sacrifie pas un à l'autre. Saisissant le problème dans son point essentiel, il s'efforce plutôt de supprimer la concurrence déloyale que les sexes se sont faite souvent, et involontairement.

cadence sociale par le décroissement de la liberté des femmes!

Mères et filles d'aujourd'hui

Le Journal ayant demandé à M. Marcel Prévost si les femmes avaient le droit de